



par Madeline Chevallaz

Anne-Marie Schönenberger

Anne-Marie Schönenberger est doctoresse. Elle a fondé un hôpital dans le nord du Cameroun, avec l'aide de la coopération technique qui a fait les travaux nécessaires pour le pompage de l'eau. Sa réputation depuis longtemps a dépassé les frontières.

Meinrad, le mécanicien de son équipe, est venu me chercher à Maroua pour me conduire à Petté, à l'extrême-nord du Cameroun. Meinrad travaille déjà depuis trois ans à Petté où il s'est facilement intégré. Il épouserait volontiers une Camerounaise. Il ne gagne que 400 francs par mois, qui vont dans une banque suisse, et reçoit 150 francs d'argent de poche. C'est dire que l'intérêt financier est inexistant pour les Suisses de l'hôpital Schönenberger. La vie n'est pas simple pour un mécanicien, il faut de longues recherches et une infinie patience pour obtenir une pièce de rechange. A cause des pistes, une voiture est inutilisable au bout de quatre ans. Sur la route, il rencontre parfois des cynocéphales à tête de chien et dents de vampire qu'il vaut mieux ne pas mettre en colère, des ânes qui pour leur obstination à ne pas bouger, sont surnommés: «ministres

des transports». Par endroits, au moment des pluies, la route est coupée, isolant Petté pour de longues périodes. L'existence ici ne doit pas être facile.

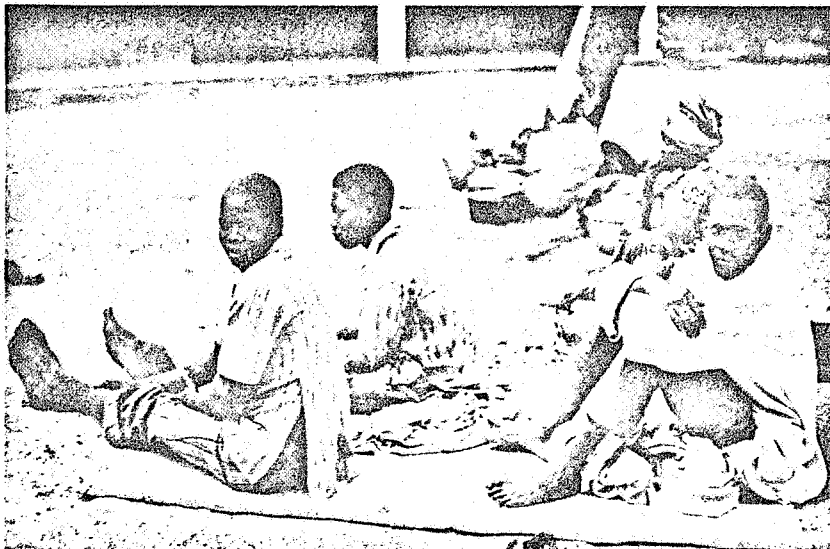
Une fille comme les autres

J'avais imaginé une femme forte et efficace, mais sans charme. Elle est tout autre: mince, fine, d'allure moderne, un visage jeune aux yeux rieurs, pleine d'humour. Je suis certaine de l'avoir déjà rencontrée. Mais où?

- A Lausanne, dit-elle. *J'ai passé toute mon enfance dans le quartier de Béthusy, les miens y vivent toujours.*

Je me souviens d'une jolie écolière qui passait dans ma rue, fille d'un juge fédéral. Jamais on n'aurait supposé qu'une destinée hors pair l'attendait.

- *Mes parents exigeaient de la discipline. Mais ils respectaient nos idées et nos libertés.*



Les arbres de la cour abritent une vie familiale et communautaire.

Don du pé



Meinrad, le mécanicien. Sans lui, Petté est isolé du pays.

Anne-Marie a fait sa médecine à Fribourg. Elle y avait beaucoup d'amis.

– Avec mes camarades, nous descendions «faire la foire» dans les vieux quartiers, nous discussions des nuits entières, histoire de refaire le monde. Un jour, que dis-je, une nuit, nous avons démonté la voiture du professeur de médecine légale...

»Oui, j'ai songé à me marier, mais j'avais la certitude que mon métier serait très important, qu'il me passionnerait. C'est la médecine qui a primé. Il m'a fallu, non sans mal, trancher dans le vif de mes sentiments.»

Après ses stages, elle a voulu exercer en Afrique, elle s'est installée à Petté, une localité à la limite du Sahel, dépourvue de tout équipement médical.

De l'efficacité

En treize ans, Anne-Marie Schönenberger a formé et «diplômé» de nombreux infirmiers. Aujourd'hui, elle travaille avec



Pina, la sage-femme, et deux aides-infirmiers.

Saïdou le laborant, Jacques le spécialiste en piqûres, Pina la sage-femme, Elisabeth l'infirmière.

Son travail peut se résumer par ce tableau des années 1976-77, qui en dit plus long que tous les commentaires:

Nombre de consultations policliniques	60353
Interventions chirurgicales	1266
Accouchements	132
Journées d'hospitalisation	7493
Analyses	6315

Elle opère des cataractes, des entropions, des hernies, des tumeurs et pratique nombre de césariennes.

– Nous recevons cent à deux cents patients par jour et nous pratiquons huit opérations de la cataracte à l'heure, les patients se présentent évidemment avec l'œil déjà dilaté. Toute la chaîne de travail est minutée.

On fait parfois plus de six cents kilomètres à pied ou à dos d'âne pour se faire opérer à Petté. Les parents accompagnent le malade, car l'hôpital ne peut les nourrir. Il y a donc toujours beaucoup de monde dans la cour. Certains tissent des nattes qu'ils vendront pour se faire un peu d'argent. Il y a aussi les enfants qui viennent se doucher au Centre.

Baucoup d'humanité

Les patients, jeunes ou vieux, attendent calmement dehors: aveugles conduits par des enfants, mères penchées sur leurs bébés, maris angoissés pour leur femme. Douée d'un pouvoir de concentration intense, Anne-Marie fait appel à la fois à son intuition extraordinaire, à son expérience, à sa science. Ses patients parlent tous un dialecte différent, il faut trouver un interprète, s'exprimer avec des gestes. Elle doit parfois aussi dévoiler la supercherie de ceux qui aimeraient se faire soigner ou sucer simplement quelques pastilles. Il arrive qu'un malade change de nom pour ne pas attirer le mal sur sa personnalité durant la maladie...

Il y a parfois des cas très pénibles, comme cette vieille femme épileptique qui vient se faire soigner parce qu'elle a été horriblement brûlée. En l'examinant la doctoresse découvre encore une maladie des yeux. Il faut aussi soigner les bergers qui souvent s'endorment à côté de leur feu et sont horriblement brûlés. Et puis il y a les maux irréversibles, où il n'y a plus rien à faire si ce n'est essayer de consoler. Et les cas de stérilité si fréquents, suite de maladies vénériennes. L'hôpital comprend aussi une section pour les lépreux, une autre pour les tuberculeux.

Parfois des malades s'enfuient par

plainte du mauvais sort que pourrait leur jeter un voisin ou une personne mal intentionnée. Il faut sans cesse encourager, sécuriser.

Une volonté de fer

- Je tiens le coup, dit-elle. J'essaie d'avoir beaucoup d'organisation, car je ne dois pas me laisser dépasser. Mes patients m'aident énormément.

- Vous n'avez pas d'hostilité raciale?
- En brousse, jamais. Si un jeune citadin arrive plein d'arrogance, il suffit que j'arrive à le faire rire et il se détend. Dans l'ensemble, j'ai toujours d'excellents rapports.

- Quelle aide vous donnent vos mades?

- Ici on prend la vie comme elle est. On vieillit en disant: «mes forces sont finies» avec simplicité. La philosophie des animistes est très tolérante. Les gens ont le sens de leur petitesse, ils ne demandent pas l'impossible à la médecine.

«Jamais mon hôpital ne prendra une couleur missionnaire. Je respecte trop, j'admire souvent même les croyances de tous mes patients.»

La gestion de l'hôpital pose parfois de sérieux problèmes. En 1975, le fonctionnement de Petté a coûté 190 000 francs. Grâce à l'aide du Ministère de la Santé et de la Population, la fondation suisse n'a payé que 110 000 francs.

Une consultation et un traitement coûtent 50 centimes au malade, rien s'il est vraiment indigent. Un jour d'hôpital revient à 1 fr. 50, et une opération coûte entre 15 et 20 francs. Les anesthésies sont simples, mais il n'y a pas plus d'accidents opératoires qu'ailleurs. Et bien sûr les employés limitent leur salaire et ne se font pas prendre au jeu de la hiérarchie comme en Europe.

Un cœur comme les autres

La franchise d'Anne-Marie est extraordinaire. Pas de faux-fuyant quand on parle de sa vie personnelle:

- Bien sûr, avoue-t-elle, j'ai parfois un vide affectif. C'est dans l'ordre des choses. Mais je me sens bien ici et je tiens à rester tant que mes forces me le permettront. Dans la mesure du possible, je vais voir mes amis, mes parents en Suisse. Parfois mon tonus baisse et j'ai des instants de solitude. Je voudrais tellement alors me trouver dans une librairie lausannoise ou être assise au concert. Mais je suis vite reprise par ma vie africaine, son charme, ses handicaps et ses supériorités. Nous avons maintenant des liens solides avec la population, des amis. Il y a tant à créer

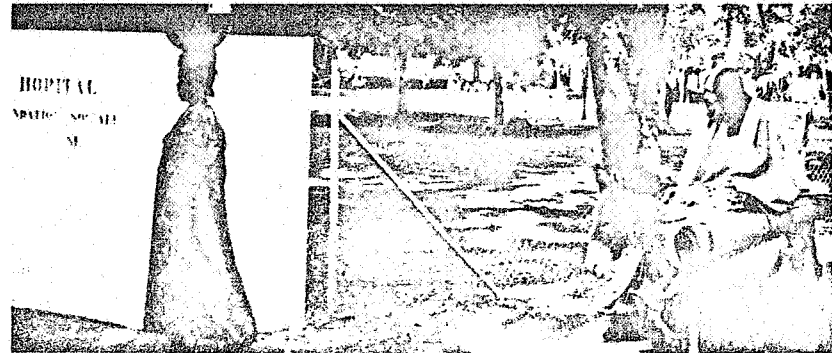
que ça vous prend temps, cœur et esprit. Nous avons inauguré les cartes de vaccination, nous avons appris aux écoliers l'hygiène, le traitement des plaies, le péril fécal, donné des notions sur le paludisme, la bilharziose, etc. Les enfants ont construit leurs latrines. Nos chargées de cours donnent aussi des notions médicales et de prophylaxie aux mères.

Un humour irrésistible

- Ce qui me réjouit chaque jour, conclut Anne-Marie, c'est l'humour des Camerounais. Je me souviens d'avoir dû pratiquer avec Pina en brousse un accouchement difficile, à côté d'une vache. Ce n'est pas une situation très «catholique», mais nous n'avions pas le choix.



Une philosophie de la vie qui dépasse souvent la nôtre.



Des centaines de kilomètres à dos d'âne pour venir se faire soigner.

«Nous avons notre compte de scènes insolites, de plaisirs, de rire. J'ai beaucoup appris, j'ai découvert par exemple que la psychothérapie de groupe existe ici depuis longtemps, avec les rites et les palabres.

«Parfois, en fin de journée, avec mes aides, nous allons nous asseoir dans la cour de l'hôpital pour rire, pour apprendre à vivre près de nos malades. Ils ont le sens du mime, celui-ci contrefait le brûlé... Ils ne se prennent pas au sérieux, comme nous autres Occidentaux. Ils ont la grâce de savoir rire de leurs maux, d'alléger les tragédies. Mad. C.



Grâce à des soins attentifs, il a recouvré la vue.



Des brûlures atroces provoquées par les feux que l'on allume la nuit.